

a route file droit entre l'étendue fauve et les vagues ardentes. Par endroits, le bitume se perd dans les sables. Sous la poussée des grands vents, une dune se forme en quelques heures au milieu du chemin. À courts intervalles, de petits postes militaires, tournés vers l'Océan. Les Canaries ne sont pas loin, à une portée de hors-bord. Les soldats ne sont plus là comme jadis pour traquer les pilliers d'épaves, mais pour dissuader les barques de migrants. De Dakhla à Tarfaya, il y a un peu plus de six cents kilomètres. Soit une bonne journée de route. Et quatre heures de vol, à l'époque, pour les pilotes de l'Aéropostale.

En ces pionnières années 1920, Joseph Kessel, aviateur lui-même aux heures de la Grande Guerre, va suivre la route aérienne qui descend de Toulouse à Dakar. Le pilote qui le « descend » est un des plus anciens de la Ligne, Émile Lécivain. « Mimile », un grand monsieur qui trouvera la mort lors d'un voyage suivant. De ces trois semaines entre ciel et dunes, Kessel tirera un livre, *Vent de sable*, publié en 1929. Plus tard, il écrira sur Mermoz. C'est le caractère unique de l'Aéropostale. D'autres épopées humaines ont sans doute approché la grandeur de cette aventure, l'ont égalée ou même dépassée. Mais peu auront été portées à la mémoire des hommes par deux grands écrivains, Kessel et Saint-Exupéry. Deux plumes trempées dans le sang puissant de l'action, ce qui n'est pas si courant.

À ras de terre en filant sur la route, on est pris à la gorge comme Kessel par la « vertu désolée » du paysage. L'écrivain compare cette immensité tannée au désert syrien, qu'il avait survolé de Damas à Palmyre et Deir ez-Zor. Là-bas, une végétation misérable mais tenace nuancait la nudité du sol. Des monts bossuaient le terrain, donnant au sable une vie singulière. Régulièrement se dévoilaient les taches sombres des troupeaux ou des tentes des hommes. Une fois décollé de Cap Juby, rien de tout cela pour rassurer un peu les yeux. « Sur le bled que du geste et de la voix exaltaient Mimile, son plus ancien courrier, il n'y avait rien, écrit Kessel. Rien que la masse ardente et lourde des rayons solaires auxquels il livrait sans limite, sans défense, sans haleine, son étendue mystérieuse par son dépeuplement même et traquée par sa virginité. » Lors de ce tronçon, Kessel ne céda pas longtemps à la méditation. L'avion fut pris dans une tempête de sable homérique dans laquelle il faillit laisser la vie.

À l'époque, Dakhla s'appelait Villa Cisneros. Un nom qui évoque la douceur méditerranéenne, donné en l'honneur de Francisco Jimenez de Cisneros, moine franciscain espagnol devenu cardinal. Proche conseiller d'Isabelle la Catholique, à la fois homme d'État et réformateur religieux, il dirigea la fameuse Bible polyglotte d'Alcala. La bourgade est la porte de sortie saharienne vers la grande Afrique noire. Au cœur du Rio de Oro, qui forme la partie sud du Sahara occidental, ce dernier nom suggère un eldorado nourri par le métal précieux. Nul gisement précieux, ici, pourtant. Juste des phosphates, des dattes et des poissons. On raconte que le nom de Rio de Oro vient des reflets aurifères dont brillait la baie quand les navires espagnols l'embouquaient.

Le « pénitencier blanc » de Juby, l'un de « ces endroits élus par la tristesse » et peuplés « d'hommes amoindris », avait mis à l'aise Kessel. L'escale de Villa Cisneros va l'enchanter. Il est vrai qu'il venait de jouer sa peau, moments qui incitent à l'indulgence pour les lieux qui vous accueillent ensuite. À Cisneros, les officiers espagnols ont créé une véritable garnison, où est basée une petite escadrille. Au mess des pilotes militaires, la bière est tiède mais l'accueil chaleureux. Dans les appartements du gouverneur Rigueral, le dîner est enchanteur, « la pièce brillamment éclairée... les uniformes sobres, élégants... les jeunes hommes vifs, alertes... la table si bien dressée... et surtout les femmes, peu nom-



Un appareil en panne dans le désert à 200 km de Cisneros, vers 1928.

COLLECTION AIRFRANCE

Les fantômes de Villa Cisneros

Dans l'actuelle Dakhla, le vieux fort espagnol a été détruit et le souvenir de l'Aéropostale ne hante pas les kitesurfeurs. Lors d'un reportage sur la ligne, Joseph Kessel y fit pourtant une escale enchanteresse.



breuses sans doute, mais plus souriantes, plus douces, presque miraculeuses dans ce désert... » Malheureusement, les autorités locales n'ont pas eu le souci du patrimoine. Les seules traces de l'Histoire se lisent sous les pas, sur des plaques d'égouts marquées encore de l'ancien nom espagnol de la ville. Le fort a été détruit en 2004. Les fantômes de Villa Cisneros n'ont que les rideaux de sable derrière lesquels se cacher. Les lumières du vieux fort avaient pourtant un jour été le signe de la vie pour Saint-Exupéry. Il conte dans *Terre des hommes* l'une de « ces heures où l'on franchit les lisières du monde réel ». Il était en vol, vers le Sud. Les relevements radiogoniométriques avaient été faux, toute la nuit. Ils l'avaient trompé, lui et son radio, Néri. Soudain, dans un déchirement de la brume, les deux hommes aperçoivent l'eau. Ils pensaient longer la côte, ils ont piqué vers l'Océan. Saint-Ex vire vers la terre mais ils avancent presque à l'aveugle, avec des réserves d'essence déclinantes. Soudain, le salut. Ils aperçoivent un point brillant, à l'avant-gauche, sur l'horizon. Ce ne peut être que le phare de Cisneros. Après de longues minutes d'espoir, la lumière scintille, le phare s'éteint. Ils avaient mis le cap sur une étoile. Ils vont ainsi aller d'astre en astre. « Nous mardions, chaque fois aux hameçons d'or, c'était chaque fois, la vraie lumière d'un phare, c'était chaque fois, l'escale et la vie, puis il nous fallait changer d'étoile. » Ils demandent au phare de Cisneros de s'éteindre et de se rallumer trois fois. En vain. Après s'être leurrés auprès de cent étoiles, ils finissent par recevoir le message espéré. Cisneros les relève enfin, ils ont un cap. Et Toulouse leur apprend que leur appareil n'a pas un réservoir standard. Ils ont assez d'essence...

Aujourd'hui, pour y assoier son empreinte, le Maroc a de grands projets pour la région. Une voie express régionale traversant le Sahara et un grand port commercial en eaux profondes. Selon le ministre marocain des Affaires étrangères, Salaheddin

dine Mezouar, Dakhla doit être une « ville plateforme entre le Nord et le Sud, une porte vers l'Afrique ». Le diplomate en chef insiste sur l'exceptionnel potentiel touristique de la région. Les paysages, ils est vrai, sont d'une beauté brute et sauvage. Des dunes immenses viennent à la rencontre de la mer. Par endroits, le sol est rouge et s'incendie quand le disque solaire vient découper la terre.

Pour l'heure, d'autres ailes ont pris la relève de celles des Breguet XIV. Surnommée la « ville du vent », Dakhla est devenue un haut « spot » pour les kitesurfeurs du monde entier. La péninsule où est posée la ville enserre entre elle et la terre une baie dans laquelle s'engouffrent les vents marins, sans la houle atlantique. Théo est l'un de ces furieux de la glisse. Avec ses amis, il a posé sac et voile au Dakhla Attitude, hôtel pionnier dont les petits bungalows rustiques s'étagent sur la colline, face à la mer. Le soir, quand pointe le froid du désert, tout ce petit monde s'encapuchonne dans des sweat-shirts moins élégants qu'une veste de cuir d'aviateur, mais l'on dira que tout est affaire de goût. Chacun face à son ordinateur, en conversation avec des amis restés en France, en Allemagne ou en Suède.

Théo est sympathique, pas trop bavard. Il n'a jamais entendu parler de Cisneros, ni de Mermoz, ni de Kessel. Saint-Exupéry, oui, cela lui dit quelque chose.

- Il était écrivain...
- Ouh, ça, je sais. Il n'est pas venu ici, quand même ?!

- Si...
- C'est fun.
- Il était pilote, aussi.
- Ah! Ça, c'est vraiment fun!

Théo se replonge dans sa machine, qui rétrécit son monde au risque de l'atrophier. Il serait ravi, pourtant, de savoir que Saint-Ex ne reniait pas le progrès technique, mis au service de l'Homme. Le jeune adolescent fait le tri dans ses photos. Moi à Dakhla, moi à Lanzarote, moi à Hossegor... Il serre son butin, compare avec son voisin.

L'ÉTÉ DU FIGARO
Série 4/6
DANS LE SILLAGE DE L'AÉROPOSTALE
Par Arnaud de La Grange
Envoyé spécial à Dakhla
arnodelagrangre
RETROUVEZ DEMAIN Les naufrages du ciel

permanente. À commencer par les journalistes, reconnaissons-le, qui « tweetent » leurs papiers avant même de les avoir écrits...

Aussi est-il apaisant de relire, dans la nuit de Dakhla, cette lettre de Jean Mermoz à un journaliste. Le reporter avait été son passager et voulait parler de lui. Le pilote, fort aimablement, le remercie mais regrette de ne pouvoir agréer sa demande. « Ce serait me faire une réclame imméritée vis-à-vis de tous mes camarades qui font chaque jour ce que je fais... » Mermoz poursuit en disant que leur rôle justement est de rester obscurs. « Nous accomplissons simplement un métier parfois un peu plus dur que les autres, mais qui n'en est pas moins un métier », dit-il. Avant de demander : « Oubliez-moi dans votre article pour ne songer qu'à la communauté. Une simple relation de votre voyage n'en sera pas moins intéressante sans ma photographie et mes états de service. » Sans verser dans une vaine nostalgie, notons que le temps a coulé. L'auteur de ces lignes ne se souvient pas d'avoir reçu pareille requête... ■

Le phare et les gardiens de Villa Cisneros, au Maroc. COLLECTION AIR FRANCE

